

donner. Je vous la demanderai plutôt ; car ce n'est pas mon métier, mais le vôtre d'expliquer les mystères.

—Celui-là est facile à pénétrer, monsieur.

—J'en suis fort aise, et vous me rendriez service si vous vouliez me donner le mot de l'énigme.

—Le voici. Vous vous êtes servi du revolver hier matin ; votre domestique l'a nettoyé, puis replacé dans la panoplie. Avant votre départ, il s'y trouvait ; aussitôt votre départ, votre domestique constate qu'il ne s'y trouvait plus. Vous l'aviez donc emporté ?

—C'est une erreur.

—Vous l'aviez emporté, M. Beaufort, et personne autre que vous ne l'a perdu dans la forêt.

Beaufort haussa les épaules avec assez peu de respect.

—Dites tout de suite que c'est moi qui ai assassiné ce pauvre Valognes, pour lequel j'avais une affection sincère.

—Je ne formule pas d'accusation, monsieur, mais je ne vous laisserai pas ignorer plus longtemps que j'ai relevé depuis ce matin, contre vous, des indices très graves... et je suis obligé de m'assurer de votre personne jusqu'à ce que ces indices soient suffisamment expliqués.

—Vous m'arrêtez ?

—Oui.

—Vous m'arrêtez, moi ?... Quelle est cette plaisanterie ?

—Veuillez nous suivre, monsieur.

—Mais enfin, puis-je savoir sur quoi repose une aussi ridicule accusation ?... S'il n'y a que de vagues indices, vous pouvez, en attendant que la lumière soit faite, me laisser ici. Je vous donne ma parole d'honneur que je n'essayerai point de m'en aller. Du reste, si vous n'avez pas confiance dans ma parole—ce qui est possible, puisque vous me prenez pour un assassin—M. Pinson pourrait me tenir compagnie.

—Non. N'y comptez pas.

Beaufort se tut. Il regarda un à un les trois hommes qui se trouvaient là, puis Jean, son valet de chambre, qui pleurait.

Le visage de M. Laugier était, comme toujours, froid et dur. La conviction du juge était bien près d'être faite. Du reste, les preuves recueillies suffisaient pour motiver une arrestation.

Pinson, au contraire, était loin d'être calme. Il sautait sur sa chaise. Il regardait tantôt le magistrat, tantôt Gérard, tantôt Beaufort. Mais M. Laugier ne l'interrogeait pas. Il ne pouvait prendre la parole. Puis, la dé ouverte de ce revolver appartenant à Beaufort avait, il faut le dire, bouleversé ses idées.

Quant à Gérard, pâle et interdit, il n'osait lever les yeux sur le mari de Marceline.

M. Laugier le lui avait bien dit, à la fin de la conversation qu'ils avaient eue ensemble sur la blessure de Beaufort et les observations que cette blessure avait inspirées au docteur. M. Laugier s'était exprimé ainsi :

—Je m'attends à une découverte plus grave que la vôtre...

Et cette découverte, il venait de la faire ; et, malgré son amitié pour Beaufort, malgré sa certitude morale que le brave homme était incapable d'un crime aussi horrible, il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que M. Laugier avait le droit d'être sévère et de s'entourer de précautions.

Sans doute, le visage du docteur reflétait cette impression, car Beaufort, qui le regardait, murmura dououreusement, joignant les mains avec tristesse :

—Vous aussi, mon cher Gérard, dit-il, vous aussi vous me croiriez coupable ? Est-ce possible ? Qu'ai-je donc fait pour cela ?

Gérard se leva et vint lui serrer la main.

—Non, dit-il d'une voix forte, je ne puis vous croire coupable. Je me révolte à cette idée. Il y a, réunis par le hasard contre vous, certains faits non encore expliqués. Ces faits, quand ils seront éclaircis, tourneront à votre honneur, mon cher M. Beaufort.

Et le docteur ajouta avec émotion :

—J'ai contribué, pour ma part, à votre malheur...

—Comment cela ?

—En formulant telles que me les faisait découvrir mon examen, les observations que j'ai recueillies sur votre blessure.

—Je me doutais bien que vous n'étiez plus le même à mon égard. Qu'avez-vous découvert, mon ami ?

—Ceci ne me regarde plus. Mes observations ont été soumises à M. Laugier. Il en fait ce que bon lui semble.

Alors, Beaufort s'adressant au juge :

—Pourrais-je connaître ce rapport ?

—Plus tard.

—Au moins monsieur Beaufort, dit le docteur vous ne m'en voulez pas ?... En dehors du médecin, il y a l'ami... Cet ami vous aime, vous respecte toujours et continue de vous être dévoué.

—Votre parole me fait du bien, Gérard. Ainsi, monsieur Laugier, vous m'arrêtez ?

Le juge fit un geste qui signifiait : " Que voulez-vous ! "

—Je vous le jure, monsieur, que je suis innocent ! Quel déshonneur pour moi que cette arrestation... Vous devriez y regarder à deux fois... C'est chose grave !...

—De tout mon cœur, monsieur, je souhaite de me tromper.

—Ainsi, vous ne revenez pas sur votre résolution ?

—Je ne le puis.

—Vous m'emmenez ?

—Il le faut.

—Tout de suite ?

—A l'instant.

Beaufort appuya les deux poings sur ses yeux avec rage.

—Moi ! dit-il... moi, un assassin ! quelle folie !... Est-ce possible, vraiment, que l'on me croie un assassin !... N'ai-je pas toute une vie d'honneur, de loyauté... et je dois le dire, de tristesse profonde ! Réfléchissez, monsieur Laugier... je vous en supplie... Quel remords, un jour, lorsque vous serez obligé de reconnaître votre erreur !

Laugier se leva.

—Il se fait tard, dit-il.

—Je comprends. Il faut que je vous suive, n'est-ce pas ? Voyons, monsieur, ne pouvez-vous exiger de moi telle caution que vous jugerez convenable ?

—Non. C'est assez discuter, monsieur Beaufort.

—Soit donc... Est-il possible qu'un homme puisse ainsi se tromper sur le compte d'un autre homme ?... Quelle grave responsabilité vous encourrez, monsieur Laugier, et que me répondrez-vous plus tard, lorsque l'homme injustement et hâtivement accusé viendra vous demander raison de votre grande hâte et de votre imprudence injustifiable ?

—J'ai ma conscience pour moi, monsieur, et je ne crains pas les revendications.

—C'est bien, partons donc, monsieur. Je n'ai plus qu'à vous suivre, puisque aussi bien prières, remontrances, avertissements sont inutiles. Adieu Gérard... Adieu, mon ami. Veuillez dire à... votre mère que je n'ai pas pu mener à bien jusqu'au bout la mission qu'elle m'avait confiée... Dites-lui ce qui arrive... ne lui cachez rien... Plus tard vous saurez pourquoi.

Gérard aurait bien voulu l'interroger, mais il ne le put, M. Laugier et Pinson s'étaient levés et Pinson s'était approché de Beaufort pour empêcher toute tentative de fuite.

—Oh ! n'ayez pas peur, murmura Beaufort, avec tristesse... je n'essayerai pas de m'enfuir.

Cinq minutes après, ils avaient disparu. La voiture de M. Laugier les emportait vers Creil, et Gérard reprenait mélancoliquement le chemin qui conduisait chez lui.

—Pauvre homme, disait-il... je suis sûr qu'il est innocent. Le contraire est impossible. Comment se fait-il qu'il paraisse coupable ? car les premières preuves sont contre lui. On ne peut blâmer M. Laugier de l'avoir arrêté... tout en déplorant cette arrestation.

Lorsqu'il rentra, Marceline l'interrogea tout de suite.

—Qu'y a-t-il de nouveau ? Comment va M. Beaufort ? A-t-on découvert l'assassin ?

—Du nouveau, certes, il y en a, ma mère... M. Beaufort va bien. Sa blessure n'a aucune gravité, je te l'ai dit... mais...

—Quoi donc, mon fils ?

—Ma mère, M. Beaufort m'a recommandé de ne rien te cacher. Je ne sais pourquoi. Peu m'importe, du reste. Je n'ai qu'à lui obéir. De graves indices se sont trouvés réunis contre lui. Il n'a pu fournir toutes les explications désirables... Il s'est trouvé embarrassé, puis le hasard, un hasard étrange, néfaste, s'en est mêlé... et...

—Achève... Que veux-tu dire ? Je ne devine pas...

—Beaufort est arrêté.

Marceline regarda son fils avec stupéfaction. Elle semblait ne pas comprendre. Elle ouvrait très grands les yeux.

—Arrêté ? Pourquoi faire ?

—Sous l'inculpation d'assassin de M. Valognes...

Elle se mit à rire.

—Allons donc ! Tu te moques de moi ?

—Je vous jure que je dis la vérité.

Ah ! tu dis la vérité ! Voyons, raconte-moi tous les détails... cela m'intéresse.

Gérard la mit au courant. Elle ne l'interrompit point. Quand il eut fini :

—De telle sorte que ton rapport médico-légal a aidé le juge à se former la conviction que M. Beaufort était coupable ?

—Hélas !

—Tu n'as rien à te reprocher et je ne te reproche rien. C'est un hasard, comme tu disais tout à l'heure. Et rien de plus. Seulement, dis-moi, tu es bien convaincu de son innocence, n'est-ce pas ?

—Oh ! mère, en doutes-tu ?

—Non. Eh bien ! il faut le sauver, cet homme, c'est ton devoir, puisque tu as contribué à le faire accuser.

—Le sauver, et comment ?

—Je n'en sais rien. Nous chercherons ensemble. M. Beaufort accusé d'assassinat !... Quelle dérision ! Il faut le sauver, mon fils, tu entends ? Ah ! si tu savais ? si tu savais ?

—Quoi donc ?

—Plus tard, bientôt, peut-être, tu sauras tout... En attendant, aime M. Beaufort de toute ton âme... Respecte-le comme si toute ta vie tu l'avais connu. Il mérite ton amour et ton respect. Ne l'oublie jamais, mon Gérard.

—Que voulez-vous dire, ma mère, et pourquoi ces réticences ? Vous ne connaissiez pas M. Beaufort ! Vous refusiez de le voir, quand j'insistais pour que vous lui ouvriez votre porte afin qu'il trouvât chez nous une famille. D'où vient qu'aujourd'hui...

—Plus tard, patience, plus tard.

Le lendemain, Gérard retourna auprès de Daguette.

Celui-ci était endormi quand le docteur entra. Il se réveilla aussitôt. Il allait mieux. Il était presque gai !

JULES MARY

(A suivre)